

Langues de spécialité et traduction / Christine Durieux. —
Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — N° 1
(1995), pp. 9-25.

I. Etude et enseignement. II. Traductions — Histoire et
critique. III. Langage et éducation.

PER L1037 / FL70584P

LANGUES DE SPÉCIALITÉ ET TRADUCTION

Mme Christine DURIEUX
École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs, Paris III

DÉBAT

Existe-t-il des langues de spécialité ? Tel est le thème du débat qui agite une partie de la communauté des linguistiques et des terminologues. A cet égard, on remarque que l'ISO, dans la version française de sa norme 1087 de 1990 sur la terminologie, emploie le terme *langue de spécialité* et le définit comme "un sous-système linguistique qui utilise une terminologie et d'autres moyens linguistiques et qui vise la non-ambiguïté de la communication dans un domaine particulier". Ce qui émeut linguistes et terminologues est manifestement la notion de sous-système linguistique, et aussi la formation du terme qui réunit *langue* et *spécialité* par la préposition *de*.

Entreprendre de définir la notion de langue de spécialité en prenant en compte successivement les deux parties de ce terme composé - langue et spécialité - revient à s'interroger d'abord sur ce qu'est une langue, puis à voir ce qu'on entend par spécialité et, enfin, à mettre en évidence la relation entre ces deux concepts.

La dénomination allemande - *Fachsprache* : langue de spécialité, langue en spécialité, langue pour spécialité (?) - semble être à l'origine du terme français. En revanche, en anglais, le terme est plus explicite. En effet, *language for special purpose*, couramment abrégé en LSP, indique bien qu'il s'agit d'un langage utilisé à des fins spéciales ou spécialisées. Serait-ce donc une langue à part entière destinée à communiquer dans des domaines particuliers ?

Si l'on considère qu'une langue est un système de signes articulés obéissant à certaines règles d'ordre syntaxique et sémantique et qu'une spécialité à cet égard est une activité humaine spécialisée, il y a lieu de se poser la question : existe-t-il des langues, c'est-à-dire des ensembles

composés d'un vocabulaire et d'une grammaire spécifique, bien distincts et identifiables, qui soient propres à certaines activités humaines et qui se démarquent d'autres ensembles morpho-syntaxiques et lexicaux propres à d'autres activités humaines?

Bien entendu, la réponse à cette question est négative, ce qui semblerait donc impliquer une réponse négative à la question de départ. De fait, on ne peut affirmer qu'en France il existe une langue de la médecine, des mathématiques ou de la finance qui se distingue de la française, par exemple. Il est clair que la langue dans laquelle sont rédigés des textes traitant de médecine, de mathématiques ou de finances est manifestement la langue française. Alors, pourquoi un francophone lettré, moyennement cultivé, se sent-il exclu de toute relation avec ces textes? On remarque bien des particularités qui font obstacle à la compréhension. Or, ces particularités ne concernent pas tous les volets qui composent une langue mais seulement certains aspects. Ces textes comportent des éléments qui appartiennent à la langue connue de tous les Français et, en plus, des éléments qui se trouvent n'être connus que d'une communauté restreinte de francophones. Cette opposition entre entité linguistique connue du plus grand nombre et éléments linguistiques connus d'un très petit nombre conduit à définir une langue de spécialité non plus par rapport à ce qu'il est convenu d'appeler une langue naturelle telle que le français, l'anglais, l'espagnol, etc. mais par rapport à la langue courante.

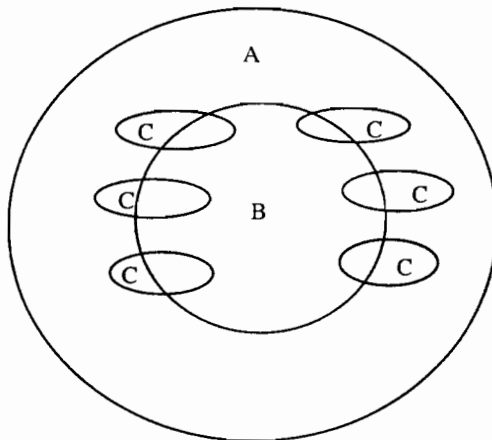
Pour clore provisoirement ce débat et avancer vers une définition, nous proposerons de considérer *langue de spécialité* comme un terme à part entière, non scindable sur le modèle de chemin de fer, et non comme une entité terminologique décomposable sur le modèle de chemin de randonnée (chemin fait pour la randonnée) et donc d'abandonner l'idée d'une langue faite pour une spécialité. A ce titre, tout en reconnaissant l'intérêt de la discussion développée par P. Lerat dans son dernier ouvrage qui opte pour l'adoption du terme *langue spécialisée*, nous continuerons, en tout cas pour l'instant, de parler de *langue de spécialité*.

On remarque qu'en fin de compte le débat porte sur le choix d'une dénomination mais non sur l'existence de la réalité à dénommer qui, elle, fait l'objet d'un consensus.

DÉFINITION

Que l'on parle de langue spécialisée ou de langue de spécialité, l'objet est le même. Notre analyse converge avec les conclusions de P. Lerat pour qui une langue de spécialité est "une langue naturelle considérée en tant que vecteur de connaissances spécialisées". De même, nous rejoignons la notion de "noyau dur" évoqué par C. Hagège.

Nous dirons qu'une langue de spécialité est un sous-ensemble d'une langue naturelle qui entre en intersection avec la langue courante.



A est un ensemble correspondant à la langue naturelle

B est un sous-ensemble correspondant à la langue courante

C est une infinité de sous-ensembles correspondants aux langues de spécialité

Ainsi $B \in A$

$C \in A$ et $C \cap B \neq \emptyset$

On voit qu'une langue de spécialité s'inscrit dans une langue naturelle et emprunte à la langue courante. Toutefois, le schéma ci-dessus ne permet pas de rendre compte du caractère ouvert de l'ensemble langue naturelle, de même que du sous-ensemble langue courante et des multiples sous-ensembles langues de spécialité. En effet, une langue naturelle, tant dans sa composante courante que dans ses composantes spécialisées, est une langue vivante qui, à ce titre, admet des apports, des déformations, des évolutions et des disparitions.

Si donc on considère *langue de spécialité* comme un concept à part entière et non comme la somme de deux concepts juxtaposés mais distincts, force est de constater qu'il existe une multitude de langues de spécialité caractérisées par une terminologie et une phraséologie spécifiques. Il est aussi impossible d'en arrêter le nombre que d'en cerner l'extension. En effet, chaque activité humaine - et elles sont innombrables - donne lieu à la génération spontanée d'une langue de spécialité pour faciliter la communication d'abord entre ceux qui la pratiquent puis avec ceux qui s'y intéressent. Que les langues de spécialité incorporent des néologismes - calques de langues naturelles étrangères ou emprunts, surtout à l'anglais à l'heure actuelle - ne retire rien à leur légitimité et ajoute beaucoup à leur efficacité. La concision et l'univocité d'une terminologie et d'une phraséologie ne sont-elles pas les gages fondamentaux d'une communication efficace ? Dès lors que ceux qui pratiquent l'activité en question reconnaissent dans ces néologismes les concepts et objets qu'ils sont censés désigner et les emploient à l'exclusion de toute autre dénomination concurrente, le double objectif d'efficacité et d'économie de la communication est atteint.

CARACTÉRISTIQUES

Les langues de spécialité sont caractérisées par une terminologie et une phraséologie particulières. Dans ces deux grandes rubriques, il y a lieu de distinguer des catégories très différentes : nous distinguerons six catégories en matière de terminologie, puis deux catégories en matière de phraséologie.

(1) Termes propres à une seule langue de spécialité

Il s'agit de termes qui, à l'heure actuelle, appartiennent à une, et une seule, langue de spécialité, et ne s'emploient pas dans la langue courante. Dans cette catégorie, on pourrait citer de très nombreux exemples de termes exclusifs extraits d'une multitude de langues de spécialité, aussi bien de la médecine avec des substantifs tels que néoplasie, immunodépression, ou des adjectifs tels que engiomateux, etc. que de la physique des particules avec les protons, les neutrons et autres positons.

(2) Termes appartenant à plusieurs langues de spécialité

Il s'agit de termes dont on retrouve la forme dans diverses langues de spécialité mais avec des significations différentes, et qui ne sont pas employés dans la langue courante.

C'est le cas, par exemple, du terme *plasma*.

En minéralogie, ce terme est apparu en 1808 pour désigner l'émeraude brute broyée entrant dans la composition de médicaments avant de désigner une variété de calcédoine.

En biologie, ce terme est apparu en 1845 pour désigner la partie liquide du sang.

En physique, vers 1925, ce terme est apparu pour désigner les gaz ionisés obtenus à très haute température.

A l'heure actuelle, ce terme n'est pas entré de façon usuelle dans la langue courante, même si le grand public a été un peu familiarisé avec son arrivée dans la dénomination des premiers écrans plats : les écrans à plasma.

(3) Termes appartenant initialement à une langue de spécialité puis repris dans la langue courante.

Il s'agit de termes mixtes qui, souvent, ont fait leur apparition dans diverses langues de spécialité, au fil du progrès technologique et scientifique, avec des significations différentes qui ont pu donner lieu à des emplois dans la langue courante.

Par exemple, le terme *phase* a d'abord été un terme propre à la langue de spécialité de l'astronome et a désigné les apparences de la lune sous forme de portions plus ou moins grandes selon une position relative par rapport au soleil. Près de trois siècles plus tard, soit vers la fin du XVIIIème siècle, ce terme est entré dans la langue courante pour désigner chacun des états successifs par lesquels passe une chose au cours de son développement.

Parallèlement, il était employé en biologie et en médecine pour désigner les stades d'évolution d'une maladie.

Au début du XXème siècle, on parle de phase en physique et en chimie pour désigner la partie homogène dont est constitué un système de corps hétérogènes. A cet égard, on distingue entre phase solide, phase liquide et phase gazeuse.

Peu après, ce terme est utilisé en électricité dans l'étude des grandeurs qui varient en fonction du temps suivant la loi sinusoïdale.

C'est alors que ce terme fait l'objet d'une deuxième injection dans la langue courante pour désigner deux phénomènes variant de façon identique ou, au figuré, deux personnes réagissant de façon identique.

On remarque que, selon la langue de spécialité, le terme *phase* donne lieu à des dérivations différentes. Ainsi, en électricité, on parle d'un courant *monophasé* alors qu'en mécanique des fluides, on parle d'un écoulement *monophasique*.

(4) Termes propres à des langues de spécialité empruntés à la langue courante

Il s'agit du phénomène inverse du précédent. Ce sont des termes banalisés dans la langue courante qui ont été repris dans les langues de spécialité soit avec une signification transposée, soit avec une signification plus précise, soit avec une signification différente.

*** Signification transposée - Exemple : fichier**

Ce terme a fait l'objet d'une évolution métaphorique par analogie.

Initialement, dans la langue courante, ce terme désigne un meuble ou une boîte contenant des fiches, des fiches étant des feuilles de carton léger.

En informatique, ce terme correspond aux définitions suivantes :

- Ensemble d'informations de même nature et portant sur un même sujet,
- Extension à tout système de regroupement d'informations.

*** Signification plus précise - Exemple : réutilisation et réemploi.**

Dans la langue courante, ces deux termes sont considérés comme des quasi-synonymes. En revanche, dans la langue de spécialité de l'écologie, et plus particulièrement dans celle de la valorisation des déchets, ces deux termes ont des significations très nettement distinctes, voire opposées.

- Le *réemploi* prolonge la durée de vie d'un produit par un second emploi analogue au premier. Par exemple, consignées, les bouteilles peuvent être à nouveau remplies après nettoyage.
- La *réutilisation* consiste à affecter un déchet à un usage différent de son usage initial ou à l'inclure dans la fabrication d'un nouveau produit. Par exemple, les pneus de voiture usagés peuvent servir à protéger la coque des barques ou des chalutiers.

*** Signification différente - Exemple : arbitrage**

Initialement, dans la langue courante, il s'agit de la décision rendue par un tiers pour départager, à leur demande, deux personnes en désaccord. Cette décision est prise par un *arbitre*.

Dans la langue de spécialité de la Bourse, il s'agit d'une opération consistant à vendre une valeur pour en acheter une autre. Celui qui effectue ce type d'opération est un *arbitragiste*.

On remarque que, dans cet exemple, selon que l'emploi relève de la langue courante ou s'inscrit dans une langue de spécialité, ce terme donne lieu à des dérivations différentes.

(5) Cas des homographes homophones

Diverses langues de spécialité peuvent comporter des termes apparemment identiques, mais provenant d'étymologies différentes.

*** Exemple : arbitre**

Ce terme, issu du latin *arbitrari*, désigne celui qui tranche un différend, ou qui fait respecter les règles d'un jeu.

En philosophie, la notion de (libre) arbitre, du latin *arbitrium*, correspond à la faculté de prendre un parti plutôt qu'un autre.

*** Siglaison**

On remarque que l'adoption de sigles est particulièrement fréquente dans les langues de spécialité. Si la langue courante, et plus particulièrement la langue familière, tend à inclure de plus en plus de mots abrégés tels que *ciné*, *resto*, *p'tit déj.* etc., l'emploi de sigles caractérise plus particulièrement les langues de spécialité tant dans le domaine médical avec :

VIH pour virus d'immunodéficience humaine,
 SIDA pour syndrome immunodéficience acquis,
 LNH pour lymphome non-Hodgkinien,
 EBV pour virus d'Epstein Barr,
 ECG pour électrocardiogramme,

que dans le domaine financier avec :

SICAV pour société d'investissement à capital variable,
 OPVCM pour organisme de placement collectif de valeurs mobilières, etc.

(7) Collocations propres à une langue de spécialité

Il s'agit de collocations qui étonnent le grand public tant elles sont étrangères à la langue courante et constituent parfois des raccourcis choquants.

Ainsi, parle-t-on de *gain négatif* en théorie des jeux. La langue de spécialité de la finance regorge de collocations spécifiques destinées à

rendre la communication entre spécialistes plus concise et, plus économique. L'extrait ci-dessous, tiré d'un récent rapport d'activité de Paribas, en donne plusieurs exemples frappants.

... La politique d'investissement a consisté à poursuivre le mouvement de légères réductions de la sensibilité en *soldant*, d'une part, *les positions longues résiduelles* sur le contrat notionnel, en *allégeant les maturités courtes*, d'autre part. Ce dernier arbitrage a pour effet d'accroître la *convexité du portefeuille*. Par ailleurs, une stratégie de *vente de volatilité* destinée à tirer profit du niveau exceptionnellement élevé de cette dernière, comparativement à la moyenne historique, a été mise en place, en fin de trimestre, par le biais de vente d'options sur le contrat notionnel.

(8) Constructions propres à une langue de spécialité

Outre les cooccurrences évoquées dans la catégorie précédente, on observe dans les langues de spécialité des constructions particulières, qui parfois ne sont apparentes qu'au niveau de la structure profonde.

*** Exemple : Jean développe un lymphome**

La décomposition de la structure superficielle fait apparaître un groupe nominal, sujet, un verbe et un groupe nominal objet direct. On observe que sa transformation donnerait :

Un lymphome se développe chez Jean.

En revanche, le même type de structure superficielle, en langue courante, donne lieu à une transformation classique actif/passif.

*** Exemple : Jean développe un paquet**

Un paquet est développé par Jean

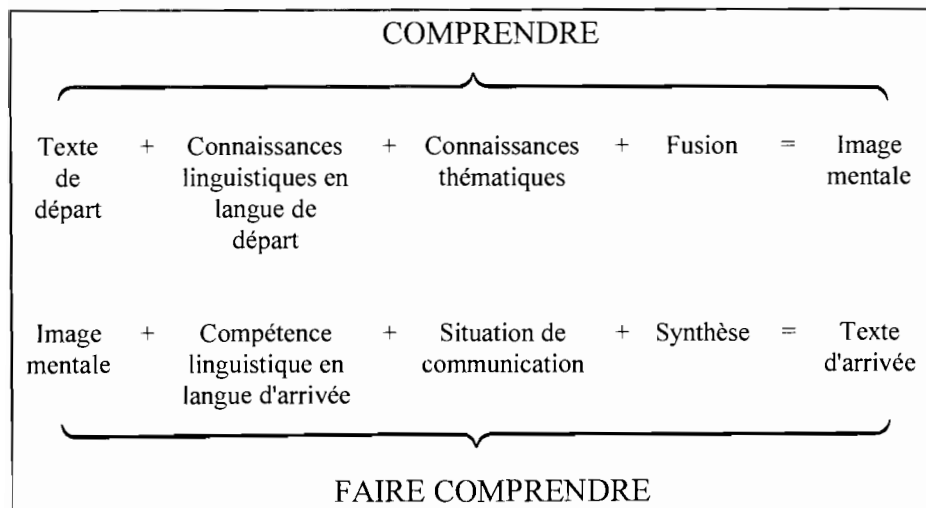
UTILITÉ EN TRADUCTION

Les mots et les énoncés sont polysémiques en langue courante. En revanche, en langue de spécialité, ils s'approchent de l'univocité. A cet égard, les langues de spécialité présentent pour la traduction la même utilité que pour la communication unilingue. De fait, elles consignent

en quelque sorte le consensus qui permet aux spécialistes de communiquer entre eux de façon efficace (sans ambiguïté), et concise (sans périphrase redondante).

La mise en regard des langues de (même) spécialité appartenant à l'environnement de langues naturelles différentes contribue à rendre possible la traduction de textes spécialisés. Toutefois, à cet effet, il ne faudrait pas se limiter à établir des correspondances de termes, il faut aussi veiller à les fonder sur une connaissance des notions. Cette précaution se justifie du fait de la nature-même de l'opération traduisante. Celle-ci n'est pas une opération de transfert d'une langue à l'autre, mais un véritable acte de communication qui se déroule en deux temps. traduire c'est comprendre pour faire comprendre. Dans un premier temps, le traducteur mobilise ses connaissances linguistiques et ses connaissances thématiques et réalise la fusion des éléments pertinents des unes et des autres pour accéder au sens du texte à traduire. Le sens étant la matière-même de la traduction, le traducteur doit se l'approprier, le faire sien, se convaincre que ce sens est l'objet de son propre vouloir-dire. Ensuite, dans un second temps, conscient de ce que, à son tour, il veut dire, le traducteur s'exprime naturellement tel un auteur "par procuration" en s'adressant aux lecteurs de sa traduction.

Schématiquement, l'opération traduisante se déroule de la manière suivante :



Dans la traduction de textes spécialisés, le traducteur est en quelque sorte l'intrus qui se glisse et s'insère dans la chaîne de communication, et en assure la continuité en établissant un contact entre le sens produit à l'écriture du texte original par un spécialiste d'une activité donnée et le sens (re)construit à la lecture de la traduction par un autre spécialiste de la même activité ou par un lecteur non-spécialiste s'intéressant à cette activité.

On voit tout l'intérêt de manier les langues de spécialité utilisées pour la rédaction d'un texte, et ce dans les deux langues - de départ et d'arrivée - pour pouvoir en effectuer la traduction.

EXEMPLE

Banks test credit to the limit

Portugal's high street banks have been given a bloody nose after trying to levy a tax on debit card transactions. The banks met a united front of opposition towards changing what have traditionally been free banking services.

The bank's attempts to impose the tax failed when faced with the alliance between Government and popular forces with opposition so strong that it succeeded in uniting all four political parties.

The Multibanco debit card system was first introduced in 1985, and its popularity surged with its use, spreading by an average of 30% to 40% a year.

Among its other benefits, the system solved the chronic problem of dud cheques. In 1993, \$ 30 million (Ecu 25.94 million) of these types of cheques were written, despite being an offence which carries a prison sentence of between one and ten years.

With the delayed impact of the recession, the banks sought to set a commission of between 0.7% and 1.5% on retail transactions with debit cards. Outraged retailers said they would pass the cost on to customers, while petrol stations withdrew debit card machines, claiming a 1% tax would cut profit margins by up to 30%.

Goaded into action by the public, the General Directorate for Competition and Prices said there were signs of an abuse of market position. The banks have pointed out that every transaction costs money and have refused to completely scrap the plan, compromising by agreeing to negotiate individually with each client.

Justin Webster, *International Management*, June 1994, p. 13.

Ce petit communiqué de presse est reproduit ici intégralement. Sa rédaction fait appel à plusieurs langues de spécialité : celle de la banque avec *high street banks*, *debit card transactions*, *dud cheques*; celle de la fiscalité avec *to levy a tax*; mais aussi la langue juridique avec *an offense which carries a prison sentence* et *an abuse of market position*.

A des fins de démonstration, nous ne retiendrons que deux exemples d'emprunt à des langues de spécialité figurant dans les premières lignes de ce texte.

(1) high street banks

Il s'agit d'un terme, c'est-à-dire de la dénomination d'un objet. A ce titre, cette entité lexicale est inscindable. Il ne faut pas chercher à la traduire en la décomposant en éléments reconnus - *high street*, d'une part, et *banks*, d'autre part - pour en faire des banques de grande rue, appellation construite sur le modèle de bandits de grands chemins.

La langue de spécialité propre au domaine bancaire comporte toute une nomenclature des établissements financiers, selon leurs activités principales, leur couverture, leur clientèle, notamment. Ainsi, les **high street banks** sont-elles des banques de dépôts par opposition aux banques d'affaires et des banques commerciales ou banques de réseau par opposition à la banque centrale. Leur nom fait référence à leur important réseau d'agences à l'échelle nationale, leurs activités s'adressant au grand public. Elles collectent des dépôts de particuliers auxquels elles accordent aussi des crédits. Le terme **high street banks** désigne aussi bien les grandes banques de dépôts que les agences de ces grandes banques. Ici, le contexte permet de trancher : il s'agit de grandes banques de dépôts portugaises, car l'initiative évoquée ne peut relever que d'une politique centrale adoptée au siège de ces banques et non de décisions décentralisées prises au niveau de leurs agences`.

On constate que la connaissance de la langue de spécialité ne dispense pas d'un raisonnement sur le sens du texte.

Le second exemple confirme d'ailleurs la pertinence de cette remarque.

(2) *To levy a tax*

La présence du terme **tax** est un indicatif de la langue de spécialité propre à la fiscalité. Qu'il s'agisse d'une taxe ou d'un impôt, la collocation **to levy + a tax** a pour correspondance en français - tous les dictionnaires en attestent - la collocation lever un impôt ; d'ailleurs, à cet égard, c'est le verbe français lever qui a donné naissance à **to levy**.

Comme toujours en traduction, une réflexion sur le sens s'impose. La maîtrise des langues de spécialité est une condition certes nécessaire mais non suffisante pour effectuer des traductions spécialisées. La traduction de ce passage exige de mener un raisonnement logique prenant en compte des réalités connues. Ici, il y a lieu de s'interroger : la décision de lever un impôt ou une taxe est-elle du ressort de grandes banques de dépôts ? Non, bien sûr. C'est une responsabilité qui incombe aux autorités gouvernementales ou,

éventuellement, à des collectivités locales, mais certainement pas à des établissements menant des activités bancaires grand public.

La correspondance-lever un impôt-n'est donc pas à adopter dans ce cas. Ce qu'il y a lieu de retenir, c'est l'idée ou l'image suscitée par cette collocation, à savoir : prélever une dîme sur une opération. L'idée étant cernée, et c'est le premier temps majeur de l'opération traduisante - COMPRENDRE, il faut trouver la formulation adéquate qu'offre la langue de spécialité concernée pour FAIRE COMPRENDRE cette idée, second temps majeur de l'opération traduisante. Dans le domaine bancaire, l'usage veut que l'on dise d'une banque qui prélève une somme sur une opération qu'elle *perçoit une commission*.

On constate que l'on traduit ainsi une expression appartenant à une langue de spécialité - celle de la fiscalité - par une expression appartenant à une autre langue de spécialité - celle de la banque.

La traduction de textes spécialisés n'est donc pas la simple mise en regard de langues de spécialité correspondantes dans l'environnement de langues naturelles différentes. Elle implique que (1) on reconnaisse les éléments linguistiques propres aux langues de spécialité auxquelles emprunte la rédaction du texte de départ afin d'en comprendre le sens et (2) on puise dans les langues de spécialité appartenant à la langue d'arrivée les éléments linguistiques pertinents pour exprimer ce sens.

Le fait que le traducteur n'adopte pas de correspondances préétablies entre langues de spécialité ne remet pas en cause ces correspondances. Ainsi, sur le plan de l'étude des langues, *to levy a tax* continue de correspondre à *lever un impôt* mais, en matière de traduction, cette correspondance n'a rien d'obligatoire ; elle ne s'impose pas au traducteur, elle lui est simplement proposée. C'est le traducteur qui décide de l'adopter ou non, c'est lui qui a toujours le dernier mot.

ANNEXE(1)

Dans le domaine bancaire, la langue de spécialité, tant en français qu'en anglais, comprend toute une nomenclature des établissements bancaires. Toutefois, les dénominations renvoient à des réalités différentes selon que les établissements désignés appartiennent au système français, au système britannique, au système américain ou à un système propre à un pays ni francophone, ni anglophone.

Dans le système britannique, une *high street bank* est encore appelée *retail bank* ou *clearing bank* du fait de son appartenance à une association contrôlant la chambre de compensation de Londres (London Bank Clearing House Association) et de sa participation à ce titre à la compensation des chèques. Depuis la déréglementation de la Bourse de Londres, ces banques font désormais partie de groupes bancaires à vocation universelle qui couvrent la totalité des services bancaires et financiers. Au Royaume Uni, on trouve aussi les dénominations *deposit bank* et *commercial bank* pour désigner ce même type d'établissement. Toutefois, dans le système américain, une *commercial bank* est une institution soumise à la réglementation d'un Etat ou à la réglementation fédérale et détenue par des actionnaires, qui collecte des dépôts à vue, consent des crédits et fournit une gamme limitée de services financiers. Ce type d'établissement est régi par des autorités de tutelle particulières et offre des services financiers beaucoup moins diversifiés qu'une *commercial bank* du système britannique. De même, dans le système britannique, une *industrial bank* est une société financière de crédit à la consommation, alors que dans le système américain, c'est une institution financière relevant d'une législation particulière dans un Etat, qui n'est autorisée à fournir que certains services, et qui joue le rôle de banque régionale d'épargne et de prêts.

Pour reprendre l'exemple de la *high street bank*, cette dénomination correspond à ce qu'on appelle en français une grande banque de dépôts. Mais, conformément à la deuxième directive européenne de

(1) Source : Banque de France.

coordination bancaire, entrée en vigueur au 1er janvier 1993, c'est aussi une *banque universelle*, c'est-à-dire qui offre tous les services bancaires et financiers à l'ensemble de sa clientèle. Toujours dans le système français, une *banque AFB*, qui doit son nom à son adhésion à une structure de représentation commune, l'Association française des banques, est une banque universelle. Les dénominations varient selon que l'on veut mettre l'accent sur les activités de ces institutions - *banque universelle* - ou sur leur structure - *grande banque de dépôts* ou *grande banque de réseau*.

La stricte mise en regard des deux nomenclatures comporte bien d'autres pièges. Ainsi, au Royaume Uni, le terme *Big Four* désigne-t-il couramment les quatre plus grandes banques de dépôts britanniques : Barclays, Lloyds, Midland et National Westminster. En revanche, en France, les Quatre Grandes sont la BNP, le Crédit Lyonnais, la Société Générale et le CIC.

En outre, le terme *high street banks* peut correspondre à trois niveaux de réalité :

(1) les grands réseaux bancaires, (2) les grandes banques de dépôts ou les grandes banques de réseau, (3) les agences des grands réseaux bancaires ou des grandes banques de dépôts.

Bien entendu, si le système évoqué relève d'un pays tiers, autre que la France, le Royaume Uni ou les Etats-Unis, ce serait une erreur d'adopter dans la traduction une terminologie propre au système britannique, américain ou français. Il y a lieu, dans ce cas, d'adopter une terminologie générique.

BIBLIOGRAPHIE

- BANQUE DE FRANCE, *Dictionnaire économique de l'anglais et du français*, Vol. 1, Economica, Paris, 1992.
- DURIEUX C., *fondement didactique de la traduction technique*, Didier Erudition, Paris, 1988.
- DURIEUX C., *Apprendre à traduire : prérequis et tests*, La Maison du Dictionnaire, Paris, 1995.
- GALLISSON R. et COSTE D., *Dictionnaire de didactique des langues*, Hachette, Paris, 1976.
- HAGEGE., *Le français et les siècles*, O. Jacob, Paris, 1987.
- ISO, *Norme 1087, Terminologie*, Genève, 1990.
- KOCOUREK R., *La langue française de la technique et de la science*, Brandletter, Wiesbaden, 1991.
- LERAT P., *Les langues spécialisées*, PUF, Paris, 1995.
- REY A., *La terminologie, Noms et notions*, PUF, Paris, 1992.